

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 32 (1938)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REZENSIONEN. — COMPTES RENDUS.

Karl Heussi : Der Ursprung des Mönchtums. Mohr, Tübingen, 1936.
308 p.

Presque en même temps que ce volume sur les origines du monachisme, M. Charles Heussi faisait paraître une étude dans laquelle il contestait la venue de saint Pierre à Rome, pour cette raison surtout que le texte de la *Prima Clementis* ne lui semble pas contenir les éléments d'un argument en faveur de la thèse traditionnelle¹. Cette déclaration est caractéristique de l'attitude adoptée par notre auteur, et nous ne nous étonnerons donc pas trop de le voir, dans les premières pages du volume que nous avons à examiner, pages consacrées aux écrits du Nouveau Testament, émettre des affirmations que nous ne saurions accepter.

M. Heussi remonte, pour découvrir les débuts du monachisme, bien plus haut qu'on ne le fait d'ordinaire. Sa thèse essentielle consiste à combattre l'opinion qui fait apparaître l'ascétisme monastique brusquement, au 3^{me} siècle, avec saint Antoine. Le monachisme remonte, au contraire, selon lui, aux origines mêmes du Christianisme. Il cite, pour le 1^{er} siècle, non pas les passages des Actes attestant la mise en commun des biens de la chrétienté naissante de Jérusalem — car ces textes se ressentent, selon lui, d'une influence néopythagoricienne — mais certains versets des synoptiques qui appartiendraient à une couche plus récente de l'évangile ; quant aux épîtres pastorales, avec Hermas et la Didache, elles nous renseigneraient sur la première moitié du 2^{me} siècle.

Le gnosticisme fut partisan d'une ascèse rigoureuse, et de même, naturellement, le montanisme, qui aboutit à un exode et était donc déjà de l'anachorétisme. Les encratistes, « la perle des communautés chrétiennes » (p. 39) étaient des moines, à cela près — et encore — qu'ils ne vivaient pas à l'écart ; de même les Tertullianistes, qui s'étaient, comme on sait, scindés de leurs frères, mais sans être localement séparés. Le parfait gnostique dont Clément d'Alexandrie donne le portrait est presque un moine, et Origène prépare également le monachisme futur, tandis qu'Apollonius de Tyane, tel qu'il apparaît dans l'ouvrage de Philostrate, est une sorte de moine païen. Quant aux vierges consacrées à Dieu, qu'on rencontre anciennement déjà dans plusieurs communautés chrétiennes, elles n'auront plus qu'à quitter leurs familles pour devenir des moniales.

Le monachisme proprement dit est plus ancien que saint Antoine (dont il ne faut au surplus exagérer ni l'importance ni l'influence). Il remonte vraisemblablement au milieu du 3^{me} siècle. Il apparaît tout d'abord

¹ *War Petrus in Rom ?* Gotha, 1936 (36 p.) ; puis, en réponse à M. Lietzmann : *War Petrus wirklich römischer Martyrer ?* 1937 (24 p.).

en Egypte, non pas dans une chrétienté organisée, telle qu'elle existait à Alexandrie, mais dans la « province ». Il n'inclut pas nécessairement l'habitation au désert : au début surtout, certains ascètes se contentaient, seuls ou déjà groupés, de vivre à l'écart, mais à proximité cependant des localités.

C'est à tort qu'on a voulu voir des ancêtres des premiers moines dans les Thérapeutes — chronologiquement trop distants — et, *à fortiori*, dans les Katochoi de Serapis. Le manichéisme, par contre, assez répandu en Egypte, aura exercé indirectement son influence, tandis que les persécutions, bien qu'on ait souvent affirmé le contraire, n'y ont été absolument pour rien. Il est erroné également d'y voir une réaction contre le fléchissement qui se produisit dans l'Eglise depuis Constantin, ou du moins, s'il y a une part de vérité dans cette explication, c'est uniquement dans ce sens que l'anachorète déclarait : je ne suis pas assez ferme pour rester au milieu ou près de vous ; il m'est trop difficile, avec les dangers que présentent maintenant les milieux chrétiens, de réaliser, en y demeurant, mon idéal ascétique : en Egypte, au 4^{me} siècle, les masses entrent dans l'Eglise, mais les plus résolus partent pour le désert.

Passant ensuite à la réforme de Pachôme, M. Heussi se contente de l'étudier sommairement, puisqu'elle n'appartient plus aux origines du monachisme. De même qu'il reconnaît l'authenticité de la vie de saint Antoine, quitte à lui adresser maints reproches, notre auteur estime que celle de Pachôme contient pas mal de traits légendaires. Sa règle, par contre, est un document auquel on peut se fier.

Enfin, M. Heussi arrive à la partie principale de son livre : les anachorètes de Scété, qui, bien que postérieurs à saint Antoine, appartiennent cependant encore, par leur idéal, au monachisme primitif. Aussi bien retrouve-t-on chez eux plusieurs traits de l'« Urchristentum » : ils affectent de recourir à des manières d'agir de portée symbolique ; ils rappellent les hommes doués de charismes du premier siècle (bien qu'ils ne parlent — l'auteur le reconnaît — que lorsqu'ils sont interrogés, ce qui constitue une différence essentielle). M. Heussi décrit longuement, en différents chapitres, les qualités et les caractéristiques des anachorètes. Il en parle avec sympathie, avec une admiration non dissimulée. On voit qu'il connaît très bien toute cette littérature. Il cherche d'ailleurs moins à donner un tableau complet de l'existence des Pères du désert, qu'à en présenter certains aspects particulièrement caractéristiques. On pourrait tout au plus lui reprocher d'accorder parfois trop de confiance aux *Apophthegmata Patrum*, et aussi, comme la remarque lui en a déjà été faite, de ne pas utiliser les sources coptes, syriaques et orientales en général.

M. Heussi arrête là son exposé. Il ne s'occupe pas des auteurs qui sont postérieurs au monachisme arrivé à sa forme plus ou moins définitive : saint Athanase, saint Basile, Evagre le Pontique, saint Jean Chrysostome, et, pour l'Occident : saint Jérôme, Rufin et Cassien.

Comme toute thèse qui contredit des vues traditionnelles et qui leur oppose une manière de voir à peu près diamétralement contraire, le travail de M. Heussi n'est pas exempt de certaines exagérations, mais on est obligé de reconnaître qu'il réagit avec raison contre une conception trop étroite

des origines du monachisme. Il s'est préparé à son sujet par divers travaux d'approche ou études de détail, parus au cours des années 1912 et suivantes. Il connaît très bien la littérature du sujet, sans excepter les auteurs catholiques (Lefort, Ladeuze, Halkin, Dom Leclercq, Dom Boon, les frères Brémond) dont les vues sont non seulement citées mais souvent approuvées. Il nous a donné un livre qui fera époque et que les historiens du monachisme ne pourront pas ignorer, fussent-ils faire, comme nous, des réserves sur les premières pages et ne pas accepter entièrement la thèse fondamentale de l'auteur ¹.

L. Wæber.

Albert Büchi † : Kardinal Matthäus Schiner als Staatsmann und Kirchenfürst. II. Teil: 1515-1522. Aus dem Nachlaß herausgegeben von E. F. J. Müller. xxiv-467 SS. Collectanea Friburgensia. Freiburg (Schweiz) und Leipzig, 1937.

1923 ist der erste Band der Schiner Biographie von A. Büchi erschienen. Daran schloß sich 1925 der zweite Band der Korrespondenzen und Akten. Emsig arbeitete der Verfasser an der Vollendung des zweiten Teiles der Biographie des großen Kardinals, die er auf Ende 1930 herauszugeben hoffte. Die ersten 8 Druckbogen, welche die Kapitel XXII-XXVI umfassen, hatte er noch selbst durchgesehen, als am 14. Mai 1930 der Tod ihn ereilte. « In Erfüllung einer familiären Pietätspflicht » übernahm nun Büchis Schwiegersohn, E. F. J. Müller, die nicht leichte Aufgabe, das angefangene Werk der Vollendung entgegenzuführen. Es stellte sich nämlich heraus, daß das vorliegende Manuskript noch mancher stilistischer und auch sachlicher Verbesserung und Ergänzung bedurfte. So mußte Müller u. a. das Kapitel über den Reichstag von Worms neu bearbeiten und dem Abschnitte über das Lebensende des Kardinals eine Schilderung der Lage im Wallis einschieben. Wir dürfen Müller unsere wärmste Anerkennung nicht versagen, daß er die schwere und in gewissem Sinne auch undankbare Aufgabe auf sich genommen, und besonders, daß er dieselbe mit soviel Geschick und so großer Gewissenhaftigkeit erfüllt hat. Er hat es verstanden, « die schriftstellerische Formung des Stoffes und die ursprüngliche Auffassung » des Autors möglichst treu zu wahren, und doch das Ganze in mancher Hinsicht erheblich zu bereichern und lesbarer zu gestalten. Alle vom Herausgeber angebrachten Abänderungen oder Einschreibungen sind übrigens stets angemerkt.

¹ Notons ici quelques assertions discutables : p. 35, M. Heussi fait sienne l'opinion de Harnack : La grande Eglise ne s'est découverte elle-même que par son opposition à la gnose et au montanisme ; p. 42 : d'après Clément d'Alexandrie, le Christ n'avait qu'un corps apparent ; p. 47 : chez Origène, les pneumatiques possèdent, parallèlement au clergé, le pouvoir de remettre les péchés ; p. 204 : avouer une faute constitue le premier pas pour s'en libérer : « on reconnaît ici la base psychologique de la confession, qui a, comme on le sait, son origine dans le monachisme ». M. Heussi exagère lorsqu'il prétend, p. 228, que, chez les Pères du désert, la pédérastie était assez fréquente.

Der vorliegende zweite Teil der Biographie umfaßt 19 Kapitel (XXII-XL) und vermittelt uns einen weitumfassenden Einblick in das unermüdliche Wirken und Schaffen des großen Kardinals von Sitten. In einläßlicher Weise schildern uns die zwei ersten Kapitel all die diplomatischen Ränkespiele und kriegerischen Maßregeln, die zur Niederlage von Marignano führten. Der unglückliche Ausgang dieser Schlacht ist nicht die Schuld Schiners, und trotz allem hat Marignano den Eidgenossen ihre Ehre und den Tessin gerettet. Das Ansehen des Kardinals hat immerhin schwere Einbuße erlitten; seiner Pfründen und Einkünfte beraubt, ist er oft in bitterster Not; viele seiner einstigen Gönner und Freunde haben ihn verlassen und verraten; die eigenen Landsleute, die Walliser, haben sich, aufgestachelt durch Jörg auf der Flüe, in wildem Aufruhr gegen ihn erhoben und ihn aus der Heimat verstoßen. Andererseits locken die glänzenden Anerbietungen und Versprechen des französischen Königs. Doch ein Matthäus Schiner schwankt nicht. Unermüdlich ist er tätig, der französischen Politik mit allen Kräften entgegenzutreten. Und schließlich hat er auch wieder Erfolge. Das zeigt u. a. die Kaiserwahl von 1519 und die Wiedereroberung Mailands 1521. Auch in der Schweiz und im Wallis machte sich ein Umschwung zu Gunsten Schiners immer mehr geltend. Im Herbst 1521 wurde der römische Prozeß endgültig gegen Jörg auf der Flüe entschieden und im Verlauf des folgenden Jahres unterwarfen sich eine ganze Anzahl von Walliser-Gemeinden wiederum ihrem Bischof. Mächtig erwies sich auch der Einfluß des Kardinals von Sitten bei der Papstwahl von 1522, wo er selbst in mehreren Wahlgängen eine erhebliche Anzahl von Stimmen auf sich vereinigte und schließlich den Anstoß gab zur Wahl Adrians VI. Schiner wurde in den Dreierausschuß gewählt, der den Kirchenstaat bis zur Ankunft des neuen Papstes, der sich in Spanien aufhielt, regieren sollte. Und nach der Ankunft Adrians genoss er dessen persönliches Vertrauen in außerordentlichem Maße. Doch bereits in der Nacht vom 30. September auf den 1. Oktober 1522 wird der Kardinal von der Pest dahingerafft.

Kapitel XXXVII schildert in kurzen Zügen Schiners Stellung zur Wissenschaft und Kunst. Ohne auf den Ruhm eines eigentlichen Humanisten Anspruch zu machen, förderte er in mannigfacher Weise das wissenschaftliche Streben und kirchliche Bau- und Kunstwerke, besonders im Walliser-Lande.

Seine eigentliche kirchliche Wirksamkeit ist in den Jahren 1511–1522 (Kapitel XXXVIII), sowohl im Bistum von Sitten als in dem von Novara, durch seine Anteilnahme an den Geschäften der Weltpolitik vielfach gehemmt oder geradezu ausgeschlossen; immerhin bezeugt seine ganze Tätigkeit eine unentwegte Treue gegen die heilige Kirche. Mit klarem Auge schaute Schiner die mannigfachen Gebrechen, an denen das kirchliche Leben damals krankte; er war ein Freund wirklicher Reformen und unterstützte die Reformideen eines Luther und eines Zwingli, aber nur «solange die von diesen geführte Glaubensbewegung auf eine Verbesserung im Rahmen der Kirche hoffen ließ». Nie dachte er an eine Preisgabe der kirchlichen Lehre und Überlieferung (Kapitel XXXIII und XXXIX).

Das Schlußkapitel (XL) gestaltet sich zu einem eindrucksvollen Charakterbild des großen Staatsmannes und Kirchenfürsten, zu einem Charakterbild, das neben Lichtseiten auch Schatten aufweist, das aber in seiner Gesamtheit doch das Urteil bestätigt, das dahin lautet: « Matthäus Schiner gehörte zu den Größten und Besten seiner Zeit, bei seinen Feinden ebenso gefürchtet, wie von den Freunden geachtet und verehrt ».

Mit Genugtuung dürfen wir wohl feststellen, daß Matthäus Schiner, dieser große Eidgenosse, endlich nach so vielen Jahren in A. Büchi einen Biographen gefunden, der die überragende Bedeutung seiner Tätigkeit voll zu erfassen und prägnant darzustellen gewußt hat. In der Tat, weiterbauend auf den Forschungen eines Joller, eines Schmid, eines Reinhardt, hat Büchi seit 1906 eine überaus reiche Fülle von Notizen und Nachrichten von und über Schiner und seine Zeit zusammengetragen. Gestützt hierauf entwirft er in den 2 Bänden der Biographie ein anschauliches Bild von der machtvollen Persönlichkeit des Kardinals von Sitten, von seiner weltumspannenden Tätigkeit, von seinen Erfolgen und Mißerfolgen auf kirchlichem und weltlichem Gebiet, — ein Bild, das in kleinen Einzelheiten wohl noch einer Überarbeitung fähig ist, das aber in seinen großen Zügen voll und ganz der historischen Wahrheit und Wirklichkeit entsprechen dürfte.

Bewahren wir also dem verdienten Biographen Schiners ein dankbares Andenken auch über das Grab hinaus!

Zum Schlusse seien noch einige Verschreibungen angemerkt, die uns in diesem II. Bande aufgefallen sind.

Seite 65,	Zeile 25,	lies Zlowinen	statt Zlanuen.
» 390,	» 12,	» Selkingen	» Seckingen.
» 396,	» 24,	» Potken	» Potten.
» 406,	» 24,	» Eschimann	» Eschmann.
» 407,	» 14,	» Roten	» Roben.
» 445,	» 2,	» Mörel	» Morges.

Sitten.

Dionys Imesch.

Bulletin de l'Institut historique belge de Rome, fasc. XVII (1936) et XVIII (1937), 351 et 327 pages. Bruxelles et Rome. Le fasc. : 40 fr.

Signalons, dans ces deux volumes, quelques travaux d'une portée plus générale ou présentant de l'intérêt en dehors de la Belgique :

Dans le fascicule XVII, une étude de M. J. Lefèvre sur l'ambassade d'Espagne auprès du Saint-Siège au XVII^{me} siècle. La monarchie espagnole étant fortement centralisée, l'ambassadeur accrédité à Rome devait traiter avec la curie pontificale toutes les questions religieuses importantes concernant les pays soumis au roi catholique ; et c'est pourquoi on trouve dans les archives de l'ambassade d'Espagne auprès du Saint-Siège beaucoup de renseignements concernant les Pays-Bas, notamment, par exemple, au sujet du Jansénisme.

M. l'abbé C. de Clercq publie cinq lettres, conservées à la bibliothèque de Zurich, envoyées au pasteur Lavater par un évêque d'Anvers : Corneille François Nelis. Leurs vues philosophiques les avaient rapprochés ; entre eux s'étaient établis des liens d'une vive amitié. Ils s'écrivaient, non sans multiplier les proclamations de leur admiration réciproque. Mgr Nelis traduisit en français le poème de Lavater *Le cœur humain*, et Lavater, en allemand, le petit ouvrage philosophique de son ami intitulé *L'aveugle de la montagne*. On trouve dans une lettre de l'évêque d'Anvers, cette déclaration, intéressante en elle-même et caractéristique en même temps du style et du ton de cette correspondance : « Comme mon cœur a tressailli en voyant la louange de la Mère de Dieu, de la Théotokos, chantée à Zurich, à Genève ! *Non ut Dea implorari* (oui, mon ami, bien, parfaitement bien) mais, *quidquid Sanctum Te Sanctarum nuncupat Sanctissimam*. J'espère que cette *selectissima natura* nous fera encore *mehr und mehr harmonieren* » (p. 96 ; lettre du 10 décembre 1790).

M. F. de Ruyt étudie un sarcophage romain qui, après avoir servi de bassin de fontaine ou même d'auge pour le bétail, fut ensuite brisé et ses fragments jetés au rebut. Ils ont été retrouvés, en 1932, aux environs de Rome, et le Musée royal d'art et d'histoire de Bruxelles les a achetés à un antiquaire, après que le gouvernement italien en eut autorisé l'exportation. M. de Ruyt date ce sarcophage de 260-70 après Jésus-Christ. Il est païen d'origine, mais cependant « neutre », c'est-à-dire qu'on n'y trouve aucune allusion nettement païenne, mais aucun signe non plus incontestablement chrétien. L'auteur de l'article y voit une preuve de ce mysticisme « qui a préparé tant de consciences aux révélations d'une religion supérieure », de ce symbolisme de transition, si répandu au 3^{me} siècle dans le « paganisme agonisant, mais tout brûlant d'aspirations spirituelles » (p. 178). Cela permettait, par ailleurs, aux chrétiens de conserver des œuvres d'art étrangères, par leur origine, à leur foi, mais auxquelles ils pouvaient attribuer une signification nouvelle.

Notons, dans le fascicule XVIII, la conférence de M. Alph. Røersch sur l'Humanisme belge de la Renaissance à la lumière des plus récents travaux, et, répartis dans les deux volumes, plusieurs travaux richement illustrés sur un problème ou l'autre de l'histoire de l'art : influence italienne exercée sur des peintres des Pays-Bas, œuvres d'art belges conservées dans des musées d'Italie, problèmes concernant l'histoire de la musique, etc. Une nécrologie est consacrée, à la fin du fascicule XVII, à M. Henri Pirenne, l'illustre président de l'Institut belge de Rome. Signalons enfin, parmi les comptes rendus, les bulletins que M. Lucien de Bruyne consacre aux travaux d'archéologie chrétienne.

L. Wæber.

